Bernard, Jean Jacques
Le voyage a deux

PQ
2603
E59
V6

JEAN-JACQUES BERNARD

Le Voyage à deux

COMÉDIE EN UN ACTE

LIBRAIRIE THÉATRALE

30, RUE DE GRAMMONT, 30

1910

Tous droits de reproduction, de traduction et représentation réservés pour tous les pays y compris la Suède, la et Norvège.

The play *Le Voyage à deux* is entered according to act of Congress, in the year 1909 by M. Jean-Jacques Bernard, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

MAJORATION

LE VOYAGE A DEUX

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois par la société l'« Inédit »
au Cercle artistique et littéraire de la rue Volney
le 22 mars 1909.

JEAN-JACQUES BERNARD

LE VOYAGE A DEUX

COMÉDIE EN UN ACTE

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1910

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.
The play *Le Voyage à deux* is entered according to act of Congress, in the year 1909 by M. Jean-Jacques Bernard, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

PQ
2603
E59V6

PERSONNAGES

ALBERT, entre 30 et 35 ans .	MM.	Marcel de GERMINY.
JULIEN, même âge		Edouard BOUCHEZ.
ADRIENNE, femme d'Albert.	Mlle	Germaine SYLVÈS

LIBRARY
FEB 20 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

LE VOYAGE A DEUX

Un salon quelconque, avec deux portes au moins, au fond et à droite. A gauche, une petite table avec un vase.

SCÈNE PREMIÈRE

ALBERT est assis, ADRIENNE traverse la pièce.

ALBERT.

Ma petite Adrienne, peux-tu m'accorder un moment ?

ADRIENNE.

Et pourquoi pas ? Je suis entièrement à tes ordres.

ALBERT.

Oh! la belle soumission! Seulement le quart de cela chaque jour, et je n'aurai plus le droit de me plaindre.

ADRIENNE.

Tu m'étonnes, Albert.

ALBERT.

Hé non, Adrienne, je ne suis pas content du tout.

ADRIENNE.

Rien ne pouvait me troubler plus que d'avoir mérité tes reproches.

ALBERT.

Habile femme, comme tu te joues de mon affection !

ADRIENNE.

Que de phrases !

ALBERT.

Bon ! J'arrive au but. Je passerai sous silence l'entrecôte d'hier soir et la serviette-éponge de mardi. Mais parlons un peu, veux-tu ? de M. Louis Desphalanges.

ADRIENNE.

Ce jeune daim ?

ALBERT.

N'empêche que trois fois déjà, aux Français, l'autre jour, chez les Rigault, mercredi, et avant-hier chez Clémentine, tu as causé assez chaleureusement avec lui.

ADRIENNE.

Oh !

ALBERT.

N'empêche qu'hier, à trois heures, je l'ai rencontré sortant d'ici.

ADRIENNE.

Je ne l'ai pas reçu.

ALBERT.

Qu'en sais-je ? Ta femme de chambre m'a dit la même chose.

ADRIENNE.

Ah bien! tu m'espionnes? Bien! Bien! Oh! si je n'étais pas trop au-dessus des soupçons, cette porte aurait déjà claqué.

ALBERT.

Ton calme me rassure un peu.

ADRIENNE.

C'est heureux!

ALBERT.

Je ne suis tout de même pas entièrement satisfait. Je crois aisément que tu méprises ce jeune sot. Pardon d'avoir soupçonné...

ADRIENNE.

Quoi ?

ALBERT.

Rien! Rien! Je n'ai rien soupçonné. Mais... Ho! ma petite Adrienne, je ne suis pas heureux.

ADRIENNE.

Quelle révélation!

ALBERT.

Pourquoi te soucies-tu si peu de moi ?

ADRIENNE.

Cher petit égoïste !

ALBERT.

Adrienne, pourquoi ne m'aimes-tu pas ?

ADRIENNE.

C'est la première nouvelle. Jamais je n'ai cessé

de t'aimer. Que te faut-il donc ? Des baisers du matin au soir ? Et que toutes les deux minutes, je te mette un coussin sous les pieds et un oreiller sous la tête ?

ALBERT.

Ce ne serait pas désagréable. Mais je n'en demande pas tant. Seulement un petit peu plus de sollicitude. Le minimum de sollicitude qu'accorde à son mari une femme qui sait l'aimer.

ADRIENNE.

Pauvre enfant ! Comme tu te crois facilement malheureux ! Mais si je me plaignais, moi...

ALBERT.

Bien, je t'écoute.

ADRIENNE.

Non, merci. Pour que tu ailles rire de moi avec ton ami Julien.

ALBERT.

J'ignore vraiment ce que tu as contre mon ami Julien. Pourquoi ce ton ironique ?

ADRIENNE.

Je n'ai absolument rien contre lui.

ALBERT.

Encore un, en tout cas, que tu ne sais pas apprécier.

ADRIENNE.

Je te jure que je l'apprécie à sa valeur.

ALBERT.

Ce n'est pas assez. Julien mérite beaucoup d'estime.

ADRIENNE.

Je lui en accorde suffisamment, il me semble.

ALBERT.

Je sais bien qu'il n'est pas aussi bel homme que Desphalanges.

ADRIENNE.

Me crois-tu donc accessible...

ALBERT.

A ces considérations? Certainement. Julien est un garçon d'une intelligence et d'une valeur remarquables. Mais il est très laid, aussi ces dames lui préfèrent ce niais de Desphalanges.

ADRIENNE.

C'est presque une injure, sais-tu? Et d'ailleurs, tu exagères. Julien n'est pas beau, mais il n'est pas aussi laid que tu le crois.

ALBERT.

Il est affreux.

ADRIENNE.

Affreux! Comme tu y vas! Je t'assure, Albert, que je suis assez intelligente pour reconnaître son mérite. Mais c'est tout.

ALBERT.

Je t'ai dit que ce n'était pas assez... Est-ce qu'on n'a pas sonné?

ADRIENNE.

Non. Tu attends quelqu'un?

ALBERT.

J'attends quelqu'un ce matin : un ami.

ADRIENNE.

Julien?

ALBERT.

Oui.

ADRIENNE.

Naturellement.

ALBERT.

Ecoute, ma chérie, je peux te le dire maintenant. J'ai envoyé Julien aux Messageries maritimes.

ADRIENNE.

Et après? Pourquoi cette émotion?

ALBERT.

Tu ne comprends pas? Il y a quinze jours, rappelle-toi, tu nous as avoué le plaisir que tu aurais à voir l'Egypte. Julien est allé retenir trois places sur le paquebot d'Alexandrie, et nous partons demain soir.

ADRIENNE.

Demain soir?

ALBERT.

Oui. Es-tu contente?

ADRIENNE.

Oh! je suis très contente. Oh! Oui! Tu es très gentil! Tu es si gentil que j'en suis toute surprise... Une seule chose m'ennuie...

ALBERT.

Ah! une chose?

ADRIENNE.

Je devais essayer ma toque de velours après-demain matin... Mais je m'arrangerai.

ALBERT.

J'y compte bien que tu t'arrangeras. Ah! te voilà

bien, toi! Je me donne un mal inouï pour te faire une surprise, je fais retenir trois places sur un paquebot, je dépense mon argent, j'abandonne mes affaires: madame n'est pas contente parce qu'elle doit essayer un chapeau.

ADRIENNE.

Oh! tu attaches bien de l'importance à une parole en l'air... Mais pourquoi trois places?

ALBERT.

Eh bien, nous deux et...

ADRIENNE.

Et... ?

ALBERT.

Julien.

ADRIENNE.

Ah! bon!

ALBERT.

Ça t'ennuie que Julien... ?

ADRIENNE.

Non, non!

ALBERT.

Je vois bien, à ta façon de nier, que ça t'ennuie.

ADRIENNE.

On le verrait à moins.

ALBERT.

Oh! que c'est fâcheux! Pouvais-je me douter...

ADRIENNE.

Tu t'en doutais bien.

ALBERT.

Je suis désespéré.

ADRIENNE.

Il est vraiment temps!

ALBERT.

Au moins, ne lui fais pas une figure maussade.

ADRIENNE.

Je ferai la figure que je pourrai.

ALBERT.

Laisse-lui croire que ça te fait plaisir.

ADRIENNE.

Tu veux me faire mentir?

ALBERT.

Si j'avais su! Oh! si j'avais su... Adrienne, je vais lui dire carrément que nous préférons voyager seuls.

ADRIENNE.

Tiens, ne lui dis rien. Pour te faire plaisir, j'accepte Julien.

ALBERT.

Ah! que tu es une gentille femme! N'est-ce pas que Julien n'est pas si désagréable que ça?

ADRIENNE.

Oui, quelquefois, c'est un bon garçon.

ALBERT.

Oh! mon Adrienne! Tu es la plus dévouée, la plus adorable, la plus douce, la plus tendre, la plus aimable, la meilleure des femmes.

ADRIENNE.

Il est temps que tu le reconnaisses!... Ah! mon vieux, tu n'es pas autre chose que le plus terrible des moutons.

Deux coups de sonnette.

ALBERT.

Ah! c'est Julien!

Il court à la porte du fond.

SCÈNE II

LES MÊMES, JULIEN.

ALBERT, ouvrant la porte.

Te voilà, mon cher. Entre ici.

JULIEN, entrant.

Bonjour, mes amis. Vous vous portez bien, Adrienne? Belle journée, Albert.

ALBERT.

Oui, elle va très bien. Il fait très beau, bavard! As-tu pris les places?

JULIEN, hésitant.

Les places? Heu! je...

ALBERT.

Tu peux parler devant Adrienne, je lui ai tout dit.

JULIEN.

Ah! il a avoué? N'est-ce pas que c'est une surprise charmante? Mais, dis donc, Albert, il y a une difficulté. C'est étonnant ce qu'on va en Egypte cette année. Sur le paquebot d'après-demain, il restait juste deux places. Et ensuite, pas avant huit jours.

ALBERT.

Tu n'as pas pris les deux places, j'espère?

JULIEN.

Ne voudrais-tu pas que...

ALBERT.

Tant mieux. Je craignais déjà cette bêtise de ta part.

JULIEN.

Mais, Albert, tu dois être à Paris le 1er mars.

ALBERT.

Eh! c'est vrai, ma foi, le voyage sera un peu court... Imbécile! il fallait retenir les deux places!

JULIEN.

Je les ai retenues.

ALBERT.

Sans me consulter?

JULIEN.

C'était urgent.

ALBERT.

Il faut donc que l'un de nous reste à Paris...

JULIEN.

Ou bien retrouve les autres à Alexandrie.

ALBERT.

Te serait-il désagréable de...

JULIEN.

Moi, ça m'est égal.

ALBERT.

Eh bien, tu ne partiras que la semaine prochaine.

JULIEN.

C'est tout naturel.

ALBERT.

Nullement. Ce n'est pas naturel. Je te confierais très bien mon Adrienne. C'est simplement parce que ça t'est égal d'attendre.

JULIEN.

Oh! j'ai dit ça seulement pour arranger les choses.

ALBERT.

Oui, oui, je sais que tu es très gentil... Tu déjeunes avec nous ?

JULIEN.

Impossible aujourd'hui. J'ai même peu de temps à vous accorder.

ALBERT.

Alors, viens dîner. Veux-tu m'attendre cinq minutes ? Je m'habille et je descends avec toi. Ma femme te tiendra compagnie.

JULIEN.

Cela ne vous ennuie point, Adrienne ?

ADRIENNE.

Mais pas du tout. Au contraire.

ALBERT.

Elle est ravie... Allez! vous êtes bien faits pour vous entendre.

Il sort par la droite.

SCÈNE III

ADRIENNE, JULIEN.

ADRIENNE, à voix basse.

A te parler franchement, Julien, cette combinaison ne me plaît pas beaucoup.

JULIEN.

Mais, ma chérie, que voulais-tu que je fisse?

ADRIENNE.

A la rigueur, j'accepterais facilement une séparation de huit jours. Notre liaison est assez vieille pour m'interdire d'en pleurer. Mais ce qui m'étonne, c'est la facilité avec laquelle tu as acquiescé.

JULIEN.

Aurais-tu préféré un refus dangereux et maladroit?

ADRIENNE.

Pour l'amour de moi tu aurais pu le risquer. Je ne reconnais pas mon Julien.

JULIEN.

Adrienne, mon cœur, tu ne partiras pas avec ton mari.

ADRIENNE.

C'est toi-même qui lui as conseillé de m'emmener. Tire-nous de là maintenant.

JULIEN.

C'est avec moi que tu partiras, mon oiseau chéri!

ADRIENNE.

Comment cela?

JULIEN.

Je ne lui ai pas remis les billets. Tu ne rentres pas ce soir, et tu passes la nuit chez moi. Demain, mon amour, nous partons pour Marseille, et après-demain pour l'Egypte. Qu'en penses-tu ?

ADRIENNE.

C'est idiot ! mais j'accepte ?

JULIEN.

Pourquoi idiot ?

ADRIENNE.

Qu'importe, si j'accepte?

JULIEN.

Je ne veux pas que tu acceptes, si c'est idiot.

ADRIENNE.

Eh bien c'est idiot, parce que nous nous lançons tête baissée dans une aventure folle, parce que nous renonçons à une situation ambiguë, soit, mais qui avait son charme, parce qu'enfin nous ne savons pas ce qui nous attend.

JULIEN.

C'est moi maintenant qui ne reconnais plus mon Adrienne.

ADRIENNE.

Tu me décides. Nous partirons ensemble pour l'Egypte.

JULIEN.

Ah ! mon âme ! Embrasse-moi.

ADRIENNE.

Chut ! Enfant !... Mais j'ai un scrupule. C'est

Albert qui a payé les billets. Il n'est pas très délicat de s'en servir.

JULIEN.

Pas du tout, il devait me les rembourser.

ADRIENNE.

Alors, j'accepte sans remords. Il eût été dommage de contrarier ce brave homme.

JULIEN.

Il revient.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT.

Dites donc, j'ai réfléchi. Je ne tiens pas du tout à quitter Paris maintenant. D'autant plus que j'ai deux affaires en train qui me tracassent. Alors, j'ai adopté une autre combinaison. C'est toi qui partiras demain avec Adrienne.

JULIEN.

Demain... Avec ta femme ?

ALBERT.

Si ce n'était pas ma femme, je ne me permettrais point d'en disposer.

ADRIENNE.

Merci.

JULIEN.

Mais, franchement, est-ce bien convenable ?

ALBERT.

Julien, mon ami, tu me fais injure en supposant que je puisse t'effleurer d'un soupçon !

JULIEN.

Ce n'est pas ce que je veux dire. Mais que pensera-t-on ?

ALBERT.

Ça me regarde... M'as-tu donné les billets tout à l'heure ?

JULIEN, lui tendant les billets.

Les voici.

ALBERT, les prenant.

Je vais les vérifier. Fais-moi penser demain à te les rendre.

JULIEN.

Mais vraiment, crois-tu...

ALBERT.

Alors, c'est convenu ?

JULIEN.

Eh bien, mais... Certainement.

ALBERT.

Ma chérie, c'est insupportable, je n'arrive pas à trouver ma boîte de faux-cols.

ADRIENNE.

Ah ! je l'ai mise dans l'armoire de ma chambre. Tiens, voici la clef.

ALBERT.

Merci. Julien, je suis à toi dans cinq minutes.

Il sort.

SCÈNE V

ADRIENNE, JULIEN.

ADRIENNE.

Crois-tu que nous puissions accepter ?

JULIEN.

Je t'en fais juge.

ADRIENNE.

Voyons, franchement, serait-il bien délicat d'accepter ?

JULIEN.

Ce serait, en effet, assez indélicat.

ADRIENNE.

Pour moi, c'est impossible.

JULIEN.

C'était bien mon avis. Nous ne pouvons pas accepter.

ADRIENNE.

Et pourquoi donc ?

JULIEN.

Mais, ma foi, c'est toi-même qui me l'as dit.

ADRIENNE.

Je ne t'ai rien dit. Je t'ai fait entendre que j'avais de bonnes raisons pour refuser. Mais en as-tu, toi ?

JULIEN.

J'ai les tiennes.

ADRIENNE.

Et si je n'en avais pas ?

JULIEN.

Tu es déconcertante. Tu viens de me dire que tu en avais.

ADRIENNE.

Oh ! mon cher, tu es trop précis pour savoir jamais discuter avec une femme. Eh bien, oui, j'ai des raisons, quoi que tu puisses croire, et surtout une bonne raison : je ne veux pas tromper ce brave homme.

JULIEN.

Scrupule bien tardif !

ADRIENNE.

Entendons-nous. Je n'appelle pas le tromper, être la maîtresse de son ami intime; mais abuser de sa bonne foi, accepter à son su et à son gré une situation fausse, choquante, et, je puis bien le dire, compromettante...

JULIEN.

C'est insensé ! Tout à l'heure, tu acceptais avec empressement la même situation.

ADRIENNE.

Ce n'était pas la même situation. Nous serions partis en claquant les portes, et tout le monde aurait su à quoi s'en tenir, parce que nous le voulions bien. Mais avec cette nouvelle combinaison, en admettant même qu'Albert ne se doutât de rien, nos amis, le monde, seraient en droit de supposer des choses...

JULIEN.

Qui existent.

ADRIENNE.

Mais qu'ils n'ont pas le droit de supposer, tant que je n'ai pas quitté mon mari.

JULIEN.

Ce sont des raisons trop subtiles pour moi.

ADRIENNE.

Parbleu! je t'ai dit que tu n'avais pas assez de précision dans les idées pour savoir jamais discuter avec une femme. Maintenant, mon cher, tu sais mes raisons, donne-moi les tiennes.

JULIEN.

J'ai mauvaise mémoire, sans doute, car celles que tu m'as données m'ont fait oublier les miennes.

ADRIENNE.

Je te croyais plus intelligent.

JULIEN.

Adrienne, tu n'es pas dans ton état normal. Je ne sais quel serpent t'a mordu, mais vraiment, tu as une manière de me bousculer sans motif...

ADRIENNE.

Sans motif, oh!

JULIEN.

Adrienne, écoute-moi. Je suis très mécontent. Je veux bien oublier quelques petites contrariétés. Mais si nous parlions de M. Louis Desphalanges.

ADRIENNE.

Décidément, ils se sont donné le mot.

JULIEN.

Que faisait-il, hier, ici?

ADRIENNE.

Je ne l'ai pas reçu.

JULIEN.

Qui me le dit ?

ADRIENNE.

Ma femme de chambre.

JULIEN.

Je n'ai pas l'habitude de te faire espionner.

ADRIENNE.

Ça ne prouve pas ton adresse.

JULIEN.

Enfin, me répondras-tu ?

ADRIENNE.

Demande à mon mari.

JULIEN.

Tu te moques de moi.

ADRIENNE.

Desphalanges est un sot, une brute, un mulet. Albert le sait, je le lui ai dit.

JULIEN.

Ah ! lui aussi s'est aperçu...

ADRIENNE.

Le croyais-tu si bête ?

JULIEN.

Tu avoues donc ?

ADRIENNE.

Je n'ai rien à avouer. Je me soucie aussi peu de Desphalanges que des autres hommes. Je ne tromperai plus mon mari, car j'ai assez d'un daim dans ma vie.

JULIEN.

Ton emportement m'interdit de relever tes injures. Un mot seulement. Tu as raison de devenir fidèle à ton mari. C'est un excellent homme. Je sais l'apprécier, il est mon meilleur ami. Il m'est si cher que s'il venait encore me demander d'emmener sa femme en Egypte, je refuserais.

ADRIENNE.

Et de quel droit ?

JULIEN.

Ah! tu y viens!

ADRIENNE.

Où ?

JULIEN.

A l'Egypte.

ADRIENNE.

Maladroit! J'allais y venir. Je m'en moque bien de votre Egypte!

JULIEN.

Tu es surprenante aujourd'hui... Ne crie pas si fort, ton mari va revenir.

ADRIENNE.

Mais non, il cherche ses faux-cols. (Tombant dans ses bras.) Ah! Julien.

JULIEN.

Eh bien, quoi ? Qu'est-ce qu'elle a? Adrienne? Elle est toute blanche! Elle se trouve mal! Albert!

ADRIENNE, se redressant.

Non! Non! Oh! non, ne l'appelle pas. Ah! Julien nous sommes perdus, Julien! Je lui ai donné la

clef de mon armoire. Ta dernière lettre... sur le deuxième rayon... près des faux-cols... Nous sommes perdus.

JULIEN.

Comment ? Tu laisses traîner mes lettres n'importe où ?

ADRIENNE.

J'étais pressée, ce matin... La modiste m'attendait... Albert entrait... J'étais en peignoir... J'ai fermé l'armoire... Je n'ai pas eu le temps de la ranger.

JULIEN.

Où les mets-tu d'ordinaire ?

ADRIENNE.

Ah ! je ne sais pas.

JULIEN.

C'est tout à fait charmant... Mais il ne l'a peut-être pas lue ?

ADRIENNE.

Elle était grande ouverte.

JULIEN.

Grande ouverte ! C'est le comble.

ADRIENNE.

Oh ! pardon, Julien.

JULIEN.

Pardon ! Hum... Enfin, pauvre enfant !

ADRIENNE.

J'irai chez toi ce soir, et nous partirons pour l'Egypte.

JULIEN.

Si tu ne changes pas d'avis.

ADRIENNE.

Que ferais-je maintenant ?

JULIEN.

C'est vrai... Enfin, je t'attends ce soir. Quelle joie! Es-tu heureuse au moins ?

ADRIENNE.

Oh ! très heureuse. Pourvu qu'Albert ait trouvé la lettre !

JULIEN.

Mais tu viendras dans tous les cas ?

ADRIENNE.

Certes non.

JULIEN.

Mais s'il n'a pas trouvé la lettre ?

ADRIENNE.

Il l'a trouvée.

JULIEN.

Qu'en sais-tu ?

ADRIENNE.

Il ne peut pas encore être prêt, et le voici qui revient.

Entre Albert.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ALBERT.

Un silence.

ADRIENNE.

Comment ? Déjà prêt ?

ALBERT, sec.

Je me suis dépêché.

Un silence gênant.

JULIEN.

Nous descendons ?

ALBERT.

Je ne descends pas. Je veux dire deux mots à Adrienne... Deux mots en particulier.

JULIEN.

Je m'en vais donc.

ALBERT.

Bien! Nous ne dînons pas chez nous ce soir. Ni demain. Alors, adieu. Je suis revenu à mon premier projet. C'est moi qui pars avec Adrienne. Une fois à Alexandrie, nous n'y resterons pas, et je ne sais pas où nous irons. Adieu!

JULIEN.

Je vous souhaite un...

ALBERT.

C'est bon. (Julien veut lui tendre la main, mais Albert s'avance vers Adrienne. Alors Julien recule à petits pas vers le fond. Soudain Albert se met à le regarder. Un silence.) Julien!

JULIEN, s'arrêtant.

Albert?

ALBERT.

J'ai changé d'idée. C'est à toi que je veux dire deux mots en particulier... Adrienne.

ADRIENNE.

Oui, je vous laisse.

Elle sort par la droite avec une satisfaction évidente.

SCÈNE VII

ALBERT, JULIEN.

ALBERT.

Tu ne te doutes pas de ce que j'ai à te dire ?

JULIEN.

Je le sais.

ALBERT.

J'ai trouvé une de tes lettres.

JULIEN.

Je le sais.

ALBERT.

Tu es son amant !

JULIEN.

Je le sais.

ALBERT.

Ah !

Un silence.

JULIEN.

Oui, je sais que tu sais tout. A quoi bon nier ? Ce serait trahir notre amitié une fois de plus. Je suis bien humble et bien triste devant toi, mais l'âme tranquille et sans remords, et je t'écoute.

ALBERT.

Oh ! n'aie pas peur. Je serai court. Je ne perdrai pas mon temps en reproches et lamentations, malgré ma douleur, car je suis assez grand pour en savoir l'inutilité. Je ne voulais pas te dire dès l'a-

bord que je savais tout. C'est dur à dire. C'est presque gênant. Tu as mis les choses au point. C'est très bien. Tu as avoué sans rougir. C'est cynique, mais c'est bien. Tu me mets habilement au pied du mur. Tu m'écoutes, dis-tu. Mais crois-tu donc que j'aie un discours à te servir comme un plat tout chaud? Crois-tu, Julien, qu'une telle surprise ne puisse pétrifier l'homme le mieux averti et le plus résistant?

JULIEN.

Albert!

ALBERT.

Mais ce matin encore, pareille chose me semblait aussi incroyable que la disparition du soleil; y songeais-je même? Et voilà que cette chose est. J'ai l'impression d'une attaque subite, par derrière, en pleine nuit. Que vais-je faire? Nous battre? Ridicule. Alors? Te tuer? La tuer? Me tuer? Ridicule! Ridicule! Ridicule! Vous chasser ensemble? Grotesque! Et que deviendrais-je? L'emmener de force? Elle me ferait souffrir et elle souffrirait...

JULIEN.

Cela est-il sûr?

ALBERT.

Crois-tu vraiment qu'elle ne souffrirait pas?

JULIEN.

Elle est femme à se consoler vite. Et les vieilles liaisons...

ALBERT.

Vieille liaison? Alors il y avait longtemps?

JULIEN.

Albert, maintenant il faut que je te parle. Je te donnerai des explications d'autant plus volontiers que tu n'en as pas exigées. Rassure-toi : je ne vais pas faire un plaidoyer en notre faveur. Franchement, même, nous n'avions pas d'excuses, si ce n'est qu'elle était une femme, moi, un homme, et toi, un mari.

ALBERT.

Et vous vous aimiez ?

JULIEN.

Un peu, naturellement. Mais il y a beaucoup de ta faute dans ce qui s'est passé.

ALBERT.

Comment ?

JULIEN.

Oui, tu as vraiment exigé trop vite et trop tôt une intimité trop grande entre ta femme et moi. Sans doute, comme camarade d'enfance, me croyais-tu un homme d'une autre essence, et m'ornais-tu de qualités d'abnégation assez rares! Que veux tu ? Nous étions jeunes.

ALBERT.

Quoi ? Y aurait-il si longtemps ?

JULIEN.

Une dizaine d'années.

ALBERT.

Un an seulement ! elle n'est restée fidèle qu'un an !

JULIEN.

Tu comptes mal ! deux ans. C'était à Lucerne,

durant notre grand voyage en Suisse. Te rappelles-tu ? Il faisait un temps affreux, et tu attendais de l'argent. Aussi, tu nous as envoyé tous les deux en avant à Burgen, pour retenir des chambres. Nous avons pris le bateau, Adrienne et moi, à six heures du soir. Pendant la traversée, le temps s'est remis au beau. Nous étions presque seuls, et l'air était doux, et le lac traîtreusement calme. Et depuis deux mois déjà, une intimité croissante, et que tu avais voulue, avait précipité l'évolution de nos sentiments mutuels. Nous avons parlé peu, mais bien, et nous sommes arrivés à Burgen sans y penser, comme dans un rêve. Nous avons choisi le premier hôtel. Par distraction, nous avons pris des chambres contiguës, et par distraction, nous sommes entrés dans la même... et...

ALBERT.

Oh! Julien!

JULIEN.

Et par distraction, nous avons continué pendant dix ans.

ALBERT.

Oh! Julien! Julien! Comment as-tu pu...

JULIEN.

T'ai-je dit que j'avais pu?

ALBERT.

Je ne comprends pas.

JULIEN.

Je n'ai pas pu agir de la sorte de mon plein gré. C'est arrivé malgré moi. Alors, machinalement, je me suis résigné à une odieuse, mais inévitable si-

tuation. Mais je te jure qu'en moi-même je ne l'ai jamais acceptée.

ALBERT.

Dans ce cas, que ne m'as-tu averti tout de suite ?

JULIEN.

Je craignais du gâchis, des souffrances, des pleurs, la rupture d'une vieille et forte amitié. D'ailleurs, franchement, les premières années, j'ai voulu tout t'avouer. Cent fois, j'ai ouvert la bouche dans cette intention, mais je disais n'importe quoi d'autre, ce qui me passait par la tête, ce que je venais de lire dans le journal. C'est alors que j'ai tant paru m'intéresser à la politique extérieure. Puis, peu à peu, il a été trop tard pour un tel aveu. J'étais pareil à un voyageur qui hésite à prendre son train, et le laisse partir. Est-ce lui qui risquerait alors les aléas d'un train spécial ? Et puis, l'habitude était prise ; le tassement s'était fait, tout marchait bien comme ça. Pourquoi aller briser de but en blanc, par un aveu inopportun, trois vies heureuses, la tienne surtout ?

ALBERT.

Et vous avez tout de même eu le courage de continuer...

JULIEN.

Eh ! nous vois-tu rompant une liaison si pleine de souvenirs ? Ce n'est pas que nous n'y ayons point songé. Nous l'aurions bien fait, à cause de toi. Mais après ? Pouvais-je revenir ici, en ami de ta femme ? Que lui aurais-je dit ? Quelle gêne entre nous ! Quelle situation ambiguë ? Pouvais-je rompre et ne plus revenir ? Qu'aurais-tu pensé ? Tu ne te serais pas contenté des premières raisons. Tu aurais cherché.

Tu aurais trouvé. Pourquoi t'affliger ? C'est par amour de toi que nous t'avons trompé, Albert.

ALBERT.

Vraiment ! Vraiment ! je ne sais plus que penser !...

JULIEN.

Me vois-tu renonçant brusquement à notre vieille amitié ? Impossible, n'est-ce pas ? Et certes tu aurais agi comme moi.

ALBERT.

Ah ! le sais-je ?

JULIEN.

Ce doute est une approbation. Tu m'as compris, Albert. Merci. Non, non, tu n'aurais pas voulu rompre avec trente ans de camaraderie et d'affection. Il faut bien consentir parfois des sacrifices à l'amitié. Déjà, tout jeune, au lycée, n'étais-tu pas touchant, quand tu contrefaisais la signature de mes parents pour m'éviter des reproches ? Nous avons passé nos examens ensemble. Ensemble, nous avons été refusés à la licence. L'un au bras de l'autre, nous nous sommes consolés. Deux fois nous avons eu la même maîtresse. Qu'importe ! notre amitié était trop forte pour s'inquiéter de ces vétilles. Nous admirions les mêmes actrices, les mêmes écrivains, les mêmes musiciens, les mêmes jockeys, les mêmes autos. Notre premier grand voyage, nous l'avons fait ensemble. C'était au mois de septembre, en Espagne. Tu as été malade aux courses de taureaux, et une fois, à Saragosse, nous avons passé une nuit, sans trouver de chambre, à errer par la ville. Nous sommes restés six jours à Madrid, trois jours à Séville, deux à Tolède, et au re-

tour, cinq jours à Barcelone. Mais ne m'écrivites pas.

ALBERT.

Nous sommes restés trois jours à Séville.

JULIEN.

Tu as raison. Et de là, nous avons parcouru toute l'Andalousie.

ALBERT.

Et la seule Andalouse dont j'ai pu obtenir quelque faveur était odieusement rousse avec des yeux bleus.

JULIEN.

De retour en France, tu es resté seul à Paris. Je suis allé chez mon oncle de Châlons, le marchand de champagne. Puis en Suisse, pour conduire ma mère malade. Six semaines après, j'arrivai à Paris où j'appris tes fiançailles.

ALBERT.

Vraiment? Je ne t'avais pas écrit.

JULIEN.

Oh! ce n'est pas un reproche, puisqu'alors tu m'aies un peu négligé.

ALBERT.

M'as-tu pardonné?

JULIEN.

De tout mon cœur, dans la suite. Encore une fois notre amitié a triomphé. Mais quelle épreuve elle devait traverser, par ton imprudence! Allons! avoue-le, mon silence l'a sauvée.

ALBERT.

N'empêche que si je ne m'étais pas marié...

JULIEN.

C'est moi qui l'eusse fait, et ç'aurait pu être pire.

ALBERT.

Ah! sans doute, l'épreuve était nécessaire. Tu as raison, Julien, notre affection reste intacte. Félicitons-nous de nous en être tirés à si bon compte. Pourquoi briser une amitié plus durable en somme qu'un mariage? Affermissons-la par un oubli réciproque de nos torts. Me pardonnes-tu les miens?

JULIEN.

Oh! du plus profond de mon cœur. Aujourd'hui, plus que jamais, je me sens porté à la clémence.

ALBERT.

Ce nous sera une leçon salutaire. Nous ne nous lancerons plus à l'étourdie dans de dangereuses aventures. Ne retenons de celle-là que l'enseignement qu'elle comporte, avec un brin de mélancolie. Car ce n'est pas sans quelque tristesse que je songe que notre Adrienne me mentait depuis dix ans.

JULIEN.

Albert, soyons grands! Englobons-la dans notre pardon.

ALBERT.

Ce n'est plus sa trahison que je lui reproche, mais sa fausseté. Pourquoi me disait-elle tant de mal de toi?

JULIEN.

Une tactique, sans doute.

ALBERT.

Bien maladroite, en tout cas, et que j'aurais dû éventer; et surtout bien inutile, et bien exagérée.

Sans cesse me rebattre les oreilles de ta médiocrité et de ta laideur n'était pas pour me faire plaisir.

JULIEN.

Est-ce ainsi qu'elle te parlait de moi ?

ALBERT.

Absolument.

JULIEN.

C'était exagéré, en effet. Oh! d'ailleurs ça ne m'étonne pas.

ALBERT.

Malgré tout, c'est une bonne fille.

JULIEN.

Oui, une assez bonne fille.

ALBERT.

Assez intelligente même.

JULIEN.

Je le crois... Pourtant, comme elle est surtout jolie, on lui passe plus de choses qu'à une autre.

ALBERT.

En effet.

JULIEN.

Non, en réalité, elle n'est pas d'une bien grande intelligence.

ALBERT.

Tu dois avoir raison... Tout de même, elle a une certaine finesse.

JULIEN.

Oui, il lui arrive d'être assez spirituelle.

ALBERT.

Elle a parfois de bons mots.

JULIEN.

Euh! entre nous, la plupart sont des rosseries... D'ailleurs, elle agit souvent sans s'en rendre compte.

ALBERT.

C'est vrai ; elle est d'une légèreté...

JULIEN.

Parfois énervante.

ALBERT.

Je ne le sais que trop.

JULIEN.

Bien frivole aussi, et terriblement coquette.

ALBERT.

Franchement, elle n'est pas toujours supportable.

JULIEN.

Pas toujours!

ALBERT.

Sais-tu ce que nous avons de mieux à faire... C'est de partir ensemble.

JULIEN.

Voilà bien la meilleure idée que tu aies eue depuis longtemps.

ALBERT.

Eh bien! qu'est-ce que nous attendons ?

JULIEN.

Où allons-nous ?

ALBERT.

En Egypte... Il y a deux billets!

JULIEN.

Très bien. Viens chez moi jusqu'à demain. Ou

plutôt, partons ce soir pour Marseille. Ce sera plus sûr.

ALBERT.

Mais, écoute. Ne crains-tu pas...

JULIEN.

Que pouvons-nous craindre ?

ALBERT.

Une vengeance.

JULIEN.

Tu te moques de moi.

ALBERT.

Il y a un certain monsieur...

JULIEN.

Desphalanges ? Aucun danger de ce côté.

ALBERT.

D'ailleurs, c'était bien mon avis.

JULIEN.

Au reste, que t'importe ?... Es-tu content, Albert ?

ALBERT.

Julien, je suis aux nues.

JULIEN.

Eh bien, embrassons-nous.

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Entre Adrienne habillée et en chapeau.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ADRIENNE.

ADRIENNE.

Qu'est-ce que ça veut dire!

ALBERT, troublé.

Ah! Adrienne!... Tu sors?... Tu vois, nous... Où vas-tu ?

ADRIENNE.

J'ai une course urgente... sans intérêt pour vous.

ALBERT.

Adrienne... Nous avons pris une décision... une décision...

JULIEN.

Importante.

ADRIENNE, sans les écouter et mettant ses gants.

Ah! j'y pense... Cette porte ne ferme pas très bien. Et quelqu'un qui serait placé derrière entendrait parfaitement tout ce qui se dit ici. (Les deux hommes se regardent, interloqués. Adrienne en profite pour placer une lettre sur un vase.) A bientôt, mes amis!

Elle sort par le fond.

SCÈNE IX

ALBERT, JULIEN.

ALBERT.

Qu'est-ce qu'elle raconte ?

JULIEN.

Je crains d'avoir compris.

ALBERT.

Moi, j'ai compris.

JULIEN.

Elle a entendu.

ALBERT.

Après tout, ça simplifie les choses.

JULIEN.

Profitons-en : partons tout de suite.

ALBERT.

Tiens! qu'est-ce que c'est que cette lettre ?

JULIEN.

Elle n'était pas là, Adrienne a dû l'y mettre.

ALBERT, prenant la lettre.

Pas de suscription. Pour qui est-ce ?

JULIEN.

Tu es chez toi. Ouvre-la.

ALBERT.

Vraiment, tu crois ? (Il ouvre lentement la lettre et

lit. Avec stupéfaction) Ah ! bon ! bon ! C'était bien pour moi, en effet. C'était même pour nous deux.

JULIEN.

C'est griffonné au crayon. Que dit-elle ?

ALBERT.

Oh ! si tu y tiens. (Lisant.) Ne m'attendez pas à dîner ce soir... Qu'Albert ne s'inquiète point pour les billets d'Egypte qu'il a laissés dans la chambre. Je les emporte. M. Desphalanges les lui remboursera.

JULIEN.

Ah ! elle est forte !

ALBERT.

Courons-y !

JULIEN.

Où donc ?

ALBERT.

Chez Desphalanges.

JULIEN.

Pourquoi ?

ALBERT.

En effet, pourquoi ?

JULIEN.

Tiens-tu beaucoup à voir l'Egypte ?

ALBERT.

Oh ! moi !...

JULIEN.

Connais-tu le bridge à deux ?

ALBERT.

A deux, je ne l'ai jamais joué.

JULIEN.

Eh bien, viens chez moi ce soir : je te l'apprendrai.

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-s-Seine. — A. Pichat.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2603
E59V6

Bernard, Jean Jacques
Le voyage a deux

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 02 05 017 8